

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX

PAR

L'ATHÉNÉE DE LUXEMBOURG,

le 13 août 1874.

LUXEMBOURG.

IMPRIMERIE DE PIERRE BEVOR.

1874.

Messieurs!

Appelé à l'honneur de prendre la parole devant une assemblée aussi brillante et aussi éclairée, je sens combien il est difficile de répondre à son attente. Cette assemblée, si imposante par elle-même, je la vois présidée par des hommes accoutumés à des succès oratoires qui leur donnent le droit d'être sévères : la seule pensée qui me rassure, c'est qu'ils ne sauraient apporter qu'une indulgente bienveillance à cette cérémonie scolaire qui est pour tous en quelque sorte une fête de famille.

Je redoute aussi votre impatience, chers élèves : je crains que vous ne me reprochiez de retarder l'heureux moment où vous allez enfin jouir d'un repos bien mérité, après avoir entendu solennellement proclamer vos noms dans cette enceinte, qui vous offre réunies les personnes que vous devez avant toutes autres

chérir et respecter, vos parents et les représentants de l'Etat et de l'Eglise.

Mais, désirant exciter votre zèle pour les études littéraires, j'ai pensé ne pouvoir choisir un moment plus favorable que celui où vous allez recevoir le prix des efforts que vous a coûtés ce succès, et où vos parents, spectateurs de votre triomphe, en jouiront doublement, si je parviens à les convaincre de l'importance des travaux qui l'ont préparé.

Messieurs,

Depuis la renaissance, l'enseignement a parcouru des phases nombreuses et variées : tour à tour les lettres et les sciences ont revendiqué la priorité, sinon le monopole dans l'éducation de la jeunesse, et en fait de méthodes, le désir d'innover, certes louable, mais souvent dangereux, s'est manifesté par des essais sans nombre qui se sont disputé les faveurs du public. De nos jours, il semble qu'on ait voulu de nouveau se livrer à des expériences de ce genre, expériences déplorables, parce qu'elles ont pour objet l'esprit, l'âme de l'enfant, l'avenir intellectuel et moral de la société.

Les progrès étonnants réalisés pendant les derniers lustres dans le domaine des

arts et des sciences, le développement prodigieux qu'a pris l'industrie et les carrières brillantes et lucratives qu'elle offre aux jeunes gens intelligents et laborieux, la rapidité inouïe avec laquelle on a vu de nos jours se former des fortunes considérables, tout a provoqué dans les esprits une impatiente précipitation d'arriver au but qu'on se propose. On a hâte de parvenir et de jouir : la société entière semble en proie à ce désir inquiet qui presse la jeunesse de s'élancer dans la vie ; les moyens d'arriver au but ne sont appréciés qu'en raison du plus ou moins de rapidité avec lequel ils y conduisent, et l'on tombe ainsi dans le système de l'utilité directe et immédiate, qui méconnaît le véritable caractère et le but de l'enseignement moyen.

On ravive donc l'ancien antagonisme entre les lettres et les sciences ; on s'efforce de remettre en crédit cette vieille erreur qui place d'un côté les sciences comme un objet d'utilité, et de l'autre les lettres comme un objet de pure forme et d'agrément ; on oppose la nécessité de l'arithmétique et des autres sciences au peu d'application qu'offrent les exercices sur les langues grecque et latine.

A quoi bon, disent les partisans de

l'utilitarisme, à quoi bon ce grec et ce latin, dont vous hérissez vos élèves? Quel est le fruit qu'ils en retirent? Pourquoi les retenir tant d'années sur l'étude d'idiômes surannés dont on n'a que faire dans la vie? Ce sont des études positives que demande notre siècle la langue des chiffres, les langues vivantes, les sciences, voilà ce que nos jeunes gens ont besoin d'apprendre et ce qui leur servira tous les jours dans le monde où ils sont appelés à vivre! — Ils proposent donc de supprimer l'étude du grec et de réduire celle du latin à des proportions dérisoires; la religion et l'histoire ne trouvent grâce à leurs yeux que dans une mesure bien restreinte, et, la cognée à la main, frappant sans relâche, abattant branche sur branche, ils finissent par ne laisser qu'un tronc informe sans cesse ébranlé dans ses racines, et privé des moyens de recevoir une partie essentielle de sa nourriture.

On dirait qu'à leurs yeux la société n'est qu'un vaste comptoir, ou une usine immense, et que la jeunesse ne doit apprendre dans les écoles que la science de calculer, de spéculer, de s'enrichir; tout au plus consentiraient-ils à lui faire l'aumône de quelques cours spéciaux pour

faciliter aux élèves l'accès des carrières particulières en préparant le développement prématuré d'aptitudes généralement encore douteuses à cet âge.

Or, Messieurs, telle n'est pas la mission de l'enseignement moyen. Il s'y agit, non d'ouvrir directement l'entrée d'une carrière, mais de préparer à toutes en développant l'ensemble des facultés; il s'agit de cultiver, de polir, de fortifier, de développer tout ce que le cœur humain recèle de grand et de noble; il s'agit, en un mot, de faire de l'enfant un homme. de l'élever pour tous les devoirs, tous les droits, toutes les épreuves de la vie terrestre, préparation à la vie de l'éternité.

Et cette mission, on prétendrait la remplir au moyen d'un système d'études exclusif, et encore par l'étude prématurée des sciences !

Notre intention n'est certes pas de médire de l'industrie: elle enfante des prodiges, et ses merveilleuses inventions, tout en accroissant les jouissances du riche, font descendre dans une certaine mesure un bien-être nouveau jusque dans les dernières classes de la société. — Mais il n'y pas que les progrès matériels que nous devons avoir en vue : à côté du culte de l'utile, ne ferons-nous rien pour le culte du beau et du bien ?

Loin de nous également la pensée de méconnaître l'influence de l'étude des sciences sur l'âme, les trésors qu'elle nous offre, les attraits qu'elle a pour nous!

Les mathématiques, dont les puissants calculs devinent les mouvements et jusqu'à l'existence des corps célestes, ont rendu et rendent encore chaque jour d'éclatants services: l'agriculture, le commerce, les manufactures, la navigation, l'architecture, la tactique militaire et le génie civil leur doivent la plupart de leurs progrès. — La physique nous dévoile les causes secrètes de tous les phénomènes que produisent les corps à distance et dans leur mutuel contact, et, nous éclairant sur leur réalité ou leur trompeuse apparence, nous met à l'abri des illusions qu'accepte trop facilement notre imagination ou l'imperfection de nos sens. — La chimie nous révèle les actions intimes et mystérieuses qu'exercent entre elles les particules de la matière. Tous les arts invoquent ses lumières. Des plantes vénéneuses elle extrait des substances salutaires; du corps de la victime elle fait sortir et rend visibles les traces les plus imperceptibles du poison, et sert ainsi de guide, de flambeau aux investigations de la justice. — Et les autres

sciences naturelles ne sont pas moins dignes d'un grand intérêt : leur étude est plus particulièrement l'étude même des œuvres de Dieu ; les classifications d'histoire naturelle présentent un tout complet et harmonieux, et, au milieu des merveilles qu'elles font connaître, la pensée s'élève naturellement à la conception d'un ordre universel, et de la toute-puissante Sagesse et Bonté qui l'a établi.

Qui voudrait donc contester, aujourd'hui moins que jamais, la grandeur, l'importance et l'utilité des sciences ? Mais s'ensuit-il qu'il faille précipiter la jeunesse dans leur étude exclusive et anticipée ? Enseignées dans les conditions de préparation nécessaire et dans la mesure convenable, elles offrent d'incontestables avantages ; mais elles ne sauraient être l'instrument principal de l'éducation, parce que, à elles seules, elles ne sont pas capables d'en atteindre le but.

Ce but, quel est-il ?

Faciliter et diriger les premiers développements de l'intelligence, plier les jeunes gens à l'habitude du travail et de la réflexion, leur donner le sentiment et le goût de ce qui est bon et beau, les former à la pratique des devoirs, et leur communiquer des connaissances précieuses,

quelque carrière qu'ils soient un jour appelés à parcourir. Il leur faut donc un enseignement qui exerce et cultive toutes les facultés de l'âme sans en négliger aucune, l'intelligence, l'imagination et la sensibilité ; un enseignement qui enrichisse la mémoire, étende l'imagination, éclaire le goût, fortifie le jugement, et forme le caractère en donnant à la volonté une direction assurée, positive, basée sur le sentiment du beau, la science du vrai et l'amour du bien.

Or, de tout cela, les sciences exactes — car c'est pour elles que les partisans de l'utilitarisme réclament la prééminence dans l'éducation — de tout cela les sciences exactes ne font presque rien.

Elles n'exercent en effet qu'une seule faculté, l'intelligence, et il s'en faut qu'elles l'exercent complètement ; l'imagination, le cœur, le sens moral, n'y trouvent aucune nourriture convenable, parce que la pensée n'est appliquée qu'à un seul ordre d'idées, aux abstractions, masse indigeste pour l'élève qui n'a pas encore reçu la préparation nécessaire, et sous le poids de laquelle l'âme finit par succomber, privée qu'elle est de l'appui des autres facultés que l'étude prématurée et prédominante des mathématiques a laissées en souffrance.

A l'appui de cette assertion, permettez-moi, Messieurs, d'invoquer, non pas notre propre expérience, mais le témoignage des hommes les plus compétents.

M. de Bonald, en parlant de ce qu'il appelle „ce vice si justement reproché à „l'éducation moderne de faire des sciences „de mesure et de calcul, utiles au petit „nombre, le fond de l'instruction pour „tous,“ ajoute les mots suivants: „étude „stérile et solitaire, dans laquelle l'esprit „agissant sur lui-même se dessèche, se „consume sur des abstractions muettes „pour la raison comme pour le cœur, et „devient quelquefois inhabile à concevoir „les hautes vérités et les grands senti- „ments de la morale.”

Le professeur Thiersch, dans son écrit publié en 1820 über gelehrte Schulen, constate les conséquences du système adopté au commencement de ce siècle en Bavière, où l'on avait fait prédominer les sciences physiques et mathématiques et tout ce qu'on décore du nom de Realien: „le résultat, dit-il, fut qu'on ne parvint „plus même à la médiocrité; alors le „Gouvernement, convaincu du vice de ce „plan, inquiet de la décadence de l'in- „struction publique, veda enfin à l'opinion „générale et revint à l'étude des langues „anciennes.”

Citons encore le rapport publié par un des membres les plus considérables du corps universitaire sur l'essai malheureux tenté en France à la fin du dernier siècle. „Le nouveau plan d'enseignement „public, dit M. Poirson, où prédominent „les sciences mathématiques, produisit les „résultats les plus déplorables. En six „ans l'on eut une jeunesse d'une honteuse „ignorance. En 1800, les examens subis „par les élèves des écoles spéciales du „Gouvernement, arrivés au-delà de leur „20e année, apprirent au pays épouvanté „que des sujets prêts à entrer dans les „fonctions publiques, se trouvaient hors „d'état de rendre leurs idées, de s'expri- „mer dans leur propre langue d'une ma- „nière claire et correcte, de faire un „rapport intelligible et sans fautes d'or- „thographe.“

Ces citations, qu'on aurait pu multiplier, semblent établir clairement que l'étude des sciences, prématurée et prédominante, ne peut que surcharger, écraser l'esprit, au lieu de le former et de l'élever. Certes, les études littéraires seules, le grec et le latin seuls, ont pu recevoir le reproche de former des hommes inutiles aux intérêts positifs d'un pays, des hommes qui n'entendent rien à la

vapeur, à l'électricité, à l'industrie, et pour qui l'ordre admirable établi dans la nature est un livre fermé; mais ce seraient des hommes bien autrement inachevés ceux qui n'auraient appris à raisonner que dans le champ de l'abstraction mathématique, appris à observer que dans le domaine des faits physiques et naturels, et pour qui tout le reste, tout ce qui constitue l'homme, l'homme moral et social, serait à peu près lettre close.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs revendiquer pour les lettres cette domination exclusive que nous repoussons de la part des sciences; ce que nous voulons, c'est qu'on laisse aux études littéraires la place et l'importance que la nature et l'expérience leur assignent dans l'enseignement et l'éducation: elles doivent en être la base et le fondement. L'illustre Cuvier lui-même ne dit-il pas que „les connaissances appelées littéraires sont une condition nécessaire de tout progrès dans les sciences“ !

L'étude des langues, bien plus à la portée de l'élève que les mathématiques, exerce peu à peu son raisonnement et son intelligence, et le fait passer sans secousse du connu à l'inconnu, du simple au composé; elle le fait beaucoup réflé-

chir sans trop de peine, et constitue, comme le dit bien Mr. Dumas, „un cours de logique si naturel, si bien approprié au plus grand nombre des intelligences, que rien ne saurait la remplacer pour la grande majorité des élèves. La nécessité de retenir les mots ouvre la mémoire; l'analyse grammaticale perfectionne l'intelligence; les habitudes de clarté, d'ordre, de précision, auxquelles la traduction accoutume l'esprit, une fois acquises, s'appliquent à tout. Ces exercices, qui font vivre l'élève dans la familiarité des plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes, en éveillant son imagination et sa sensibilité, lui révèlent le sentiment du beau.“

L'élève vit donc, pense, sent et parle dans le vaste monde de la parole humaine, et son éducation s'y fait comme d'elle-même, par cela seul qu'il respire au grand air de l'intelligence. Dans les premières classes, l'étude du mot, de l'expression, devient le travail de la pensée même, et dans les classes littéraires, la lecture des historiens, des orateurs, des poètes, éveille des idées et communique toutes sortes de connaissances en même temps que l'étude et la connaissance du langage.

C'est là un hommage que rendent aux lettres les savants et les littérateurs les plus distingués. „Les plus grands écrivains, dit M. Cousin, comparaissent devant la jeunesse de nos écoles, et lui apportent ce qu'ils ont donné au monde. Elle n'a l'air d'apprendre que les langues, mais en réalité elle reçoit la plus riche culture.“

Le comte Portalis, dont le nom est si étroitement lié à l'organisation des études en France, parlait tout aussi explicitement: „L'étude des langues est autre chose qu'une étude de mots. De tous les instruments de l'esprit, les langues sont le premier en date, le plus fécond et le plus universel: elles sont, pour ainsi dire, la main de l'intelligence.“

M. Villemain cite les paroles suivantes de Napoléon I: „J'aime les sciences mathématiques et physiques: chacune d'elles, l'algèbre, la chimie, la botanique, est une belle application partielle de l'esprit humain; mais les lettres, c'est l'esprit humain lui-même; l'étude des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare à tout. l'éducation de l'âme.“

Citons encore M. Guizot:

„L'étude des lettres est celle qui con-

„vient le mieux à la première période de
„la vie ; car c'est elle qui lui impose
„l'exercice intellectuel le plus sain et le
„plus fortifiant. Qu'est-ce en effet que le
„langage, sinon la manifestation de l'es-
„prit sous toutes ses formes et dans tous
„ses modes d'action ? Lors donc que
„l'esprit, encore jeune et inexpérimenté,
„étudie profondément une langue, il
„s'exerce, il se déploie lui-même, et plus
„la langue qu'il étudie sera exacte, fine,
„riche, élégante, plus cette étude sera
„salutaire à l'esprit, qui en acquerra
„dans sa propre activité d'autant plus
„d'exactitude, de finesse, de richesse et
„d'élégance.“

Est-il besoin, Messieurs, d'insister en-
core plus particulièrement sur l'import-
tance des langues anciennes, auxquelles
personne ne contestera les qualités qui
viennent d'être énumérées ?

Quand l'étude des anciens idiômes ne
servirait qu'à nous renseigner plus com-
plètement sur les ressources et l'usage du
nôtre, un tel résultat ne justifierait-il pas
l'emploi d'un certain nombre d'années à
cet apprentissage ? C'est à la Grèce
et à Rome que la plupart des langues
modernes doivent en partie leur origine,
et surtout leurs progrès et leurs perfec-

tionnements ; c'est la révélation des chefs-d'œuvre amassés par tant de siècles qui est venue leur donner un essor nouveau ; c'est le commerce des grands écrivains de la Grèce et de Rome qui a fait éclore leur adolescence ; c'est au contact de ces modèles , c'est en se pénétrant de leur substance que les modernes ont appris à varier leur style, à en multiplier les formes, à employer ces constructions savantes, et ces inversions heureuses, et ces chutes adroitement ménagées, et ces périodes artistement balancées, et ces tours vifs, piquants, rapides, d'où jaillit la précision, et ces rapports de sons, tantôt doux, tantôt rudes, qui donnent ou de la grâce ou de l'énergie à la pensée.

On pourrait nous objecter, que si nos bons écrivains ont dérobé aux anciens tous les secrets du style, toutes les richesses de leur langue, leur travail a rendu le nôtre superflu, et qu'il serait peu sage par conséquent de remonter péniblement une route dont leurs veilles et leurs labeurs nous ont abrégé la longueur et épargné les fatigues. — Il semble, au contraire, que les succès obtenus dans cette voie par ceux qui l'ont parcourue avant nous doivent nous stimuler à nous y élancer à notre tour. Ne mériterait-il

pas d'être taxé de folie, celui qui, pour épargner quelques maigres frais de voyage, refuserait d'aller exploiter une mine qu'il sait inépuisable, et n'y a-t-il pas avantage pour le littérateur, comme pour le peintre et le sculpteur, à étudier les originaux plutôt que les copies ?

Ce n'est pas d'ailleurs un gain à dédaigner que l'abondance des faits dont le commerce des anciens enrichit la mémoire, que l'activité et la souplesse d'esprit que procure une lutte assidue avec ces rudes joueurs, que cette habitude d'un travail sérieux acquise pour la vie, et surtout la formation du caractère par l'enseignement des exemples. Mise en présence des hommes de la Grèce et de Rome qui, dans une certaine mesure, ont atteint à la perfection, l'âme se sent disposée à aimer et à pratiquer les vertus qu'elle admire, et ce ne peut être sans fruit qu'elle est habituée de bonne heure à voir de quels respects ont toujours été entourés la constance, le courage, l'intégrité, le désintéressement, la fidélité à la foi jurée, le patriotisme et l'obéissance aux lois de la patrie ! — Seulement n'apportons pas avec nous dans cet enseignement cet esprit superficiel qui sait tout gâter. Méfions-nous de l'imagination et

de l'enthousiasme ; faisons-nous une loi d'insister sur la vérité historique, de peindre les hommes tels qu'ils sont, de les juger sans faveur, et prémunissons-nous contre un engouement dangereux pour leurs vices et les défauts mêmes de leurs institutions, trop souvent favorables à la licence de l'anarchie ou du despotisme. Gardons nous surtout de voir, de parti pris, dans la société grecque et romaine des collections de héros ; étudions les hommes et les choses de l'antiquité avec une prudente et consciencieuse exactitude, et cet enseignement des lettres payennes, éclairé par le flambeau du christianisme, ne sera pas un des moyens les moins puissants pour l'éducation de la jeunesse.

Chers élèves, en cherchant à montrer la haute importance des lettres pour l'éducation, mon intention, je le répète, n'était pas de contester l'utilité des sciences : les unes et les autres ont leurs avantages et leurs attraits, et loin de s'exclure, elles peuvent et doivent se soutenir mutuellement. Gardez-vous d'accepter ce préjugé, malheureusement trop enraciné dans certains esprits, que pour réussir dans les sciences, surtout dans les sciences exactes, il faut une intelligence particulière, une conformation

tout exceptionnelle de l'esprit. Sans doute, parmi les facultés de l'âme, il y en a qui prédominent plus ou moins selon les natures ; il y a des aptitudes plus ou moins marquées chez les différents individus ; mais le germe de *toutes* les facultés humaines se trouve dans tout être humain, et chacune d'elles demande un légitime développement, et peut le recevoir par un système d'éducation bien entendu.

Si déjà les anciens représentent les Muses se donnant la main, c'est pour symboliser l'accord et l'harmonie de toutes les branches du savoir humain, et le législateur a sagement tenu compte de cette union, en réunissant dans le programme de vos études les lettres, qui constituent la base de toute éducation solide, et les *éléments des sciences* appelés à en former le complément dans les esprits pourvus de la préparation nécessaire. Méfiez-vous donc des aversions et des antipathies inspirées par le préjugé, et n'allez pas, les uns, à force de vous déclarer à vous-mêmes que vous ne sauriez goûter l'enseignement des sciences, finir par vous rendre réellement incapables d'en profiter ; mais n'allez pas non plus, les autres, par un excès de zèle scientifique, et cédant à l'impatience que

vous cause la prudente lenteur de l'enseignement littéraire, négliger l'étude des lettres qui seules peuvent former le cœur.

Il en est des humanités pour l'esprit comme de la gymnastique pour le corps : la gymnastique, en faisant acquérir aux membres le maximum de souplesse et de vigueur dont ils sont capables, ne leur enseigne, si l'on peut dire, aucune spécialité corporelle, mais les dispose à toutes ; de même les humanités, tout en ne donnant pas au jeune homme une instruction complète, le rendent capable de s'instruire et d'aborder, avec les meilleures chances de succès, toute espèce d'études, et je dirai même les mathématiques en particulier, comme les annales de l'Athénée le constatent par de nombreux exemples. C'est aux lettres, chers élèves, qu'il faut demander la préparation nécessaire à vos études ultérieures. N'aspirez pas encore à une maturité qui, pour être trop précoce, devient souvent stérile ; appliquez-vous avec une égale ardeur à l'étude de toutes les branches de l'enseignement, où le vrai, le beau et le bon vous sont présentés sous toutes les formes, par l'autorité des exemples, la sagesse des préceptes, les leçons et les

conseils de vos maîtres, pénétrez-vous de la nécessité du travail, et l'éducation que vous recevez ici sera, comme elle doit l'être, une préparation de l'avenir, une introduction à la vie, à l'accomplissement de tous les devoirs imposés par la société, dont vos maîtres ne vous ont pas dissimulé la gravité.

Mais, quelque carrière que vous soyez appelés à parcourir, n'oubliez pas que l'estime en ce monde n'est pas uniquement réservée aux dons brillants de l'intelligence, à ce qu'on appelle vulgairement le talent et l'esprit. Il y a une grandeur et une dignité qui a bien sa place, et une place très haute dans la considération des hommes : c'est la grandeur, la dignité du caractère.

Attachez-vous donc à acquérir les qualités qui constituent ce qu'on appelle un beau, un noble caractère, la franchise et la loyauté, une volonté ferme et inébranlable, le mépris du respect humain, une libre hardiesse en face des préjugés et des passions, et surtout, en quelque pays et dans quelque position que vous vous trouviez, n'oubliez pas que ce qui de tout temps a été une des qualités principales du Luxembourgeois, c'est la fidélité à Dieu et à son Roi!